Véronique
Bizot

Un avenir

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Paul reçoit une lettre de son frère Odd qui lui annonce qu'il "disparaît pour un temps indéterminé" et lui demande en post-scriptum s'il peut passer chez lui pour vérifier que le robinet d'un lavabo du deuxième étage de la maison familiale a bien été purgé. Malgré un "rhume colossal", Paul prend sa voiture et parcourt les trois cents kilomètres qui le séparent dudit robinet.

Un avenir est une histoire de famille, une cascade narrative, un engrenage existentiel qui, sur une intrigue faussement fluette, nous entraîne d'un triplex monégasque (où l'art animalier fait bon ménage avec le cours de l'acier) à la jungle malaise sans quitter le vieux canapé de la bibliothèque familiale – ou presque. Mais c'est aussi un *road-trip* en tracteur, une balade aux abords inquiets de l'enfance, une épique séance de natation, un caprice écossais, une vue en coupe de la neurasthénie masculine – entre autres.

Véronique Bizot déploie un style irrésistible, miracles de phrases en fugue jamais alourdies par leur insondable richesse. Son univers est singulier, unique, joyeusement déroutant : la noirceur y est délicieuse parce que toujours saturée d'incongruité drolatique, de lucidité étonnée, de souriant désarroi et de métaphysique légèrement récalcitrante.

"DOMAINE FRANÇAIS"

VÉRONIQUE BIZOT

Véronique Bizot a été lauréate du prix Lilas et du Grand prix du roman de la SGDL pour son premier roman, Mon couronnement *(Actes Sud, 2010).*

DU MÊME AUTEUR

LES SANGLIERS nouvelles, Stock, 2005 ; Le Livre de Poche, 2007 (prix Renaissance de la nouvelle).
LES JARDINIERS, nouvelles, Actes Sud, 2008 ;
MON COURONNEMENT, roman Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1070 (Grand prix du roman de la SGDL, prix Lilas).

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00116-2

Extrait de la publication

Extrait de la publication

VÉRONIQUE BIZOT

Un avenir

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

pour Christian

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le mercredi notre frère m'écrivit qu'il disparaissait pour un temps indéterminé, un bref courrier posté d'une gare que j'ai reçu le jeudi, dont j'ai aussitôt transmis copie aux autres, qu'ils n'aillent pas se lancer dans d'inutiles recherches, et j'ai ensuite parcouru sous la neige, le cerveau embrouillé par un rhume colossal, les trois cents kilomètres qui séparent mon domicile du sien afin de vérifier, comme il me le demandait en post-scriptum, que le robinet d'un lavabo du second étage, à propos duquel il conservait un doute, avait bien été purgé par lui avant son départ. Une fois sur place et trouvant une maison glaciale, j'ai poussé la conscience jusqu'à contrôler la totalité des robinets, après quoi j'ai allumé un feu dans la cheminée de la bibliothèque et passé là deux ou trois heures, assis avec une boîte de kleenex dans le canapé, face au fauteuil de vieux velours jaune qui avait gardé l'empreinte du corps de notre frère et dans lequel il avait probablement médité son projet de disparition, à moins qu'il n'ait été pris d'une subite impulsion, comme autrefois notre père, que nous avons connu assis en pyjama dans ce même fauteuil jusqu'à ce qu'un matin on ne l'y voie plus, ni là ni nulle part, et qu'il nous ait fallu recevoir, cinq ans plus tard, un avis de décès en provenance d'un gouvernement de Malaisie pour cesser de l'attendre. Cet avis de décès

Extrait de la publication

avait à l'époque révolté nos sœurs, qui les a fait toutes les trois se ruer sur un atlas afin de localiser l'endroit précis et, soupçonnaient-elles, paradisiaque pour lequel notre père non seulement nous avait tous les six abandonnés après avoir vidé ses comptes bancaires, mais où, comme elles l'ont dit en martelant la péninsule malaise de leurs index, il n'avait vraisemblablement fait que couler cinq idylliques et indignes années, après quoi, refermant définitivement l'atlas, elles ont déclaré qu'il était hors de question de faire rapatrier son corps. Et si notre frère Odd, que je n'avais pas vu depuis longtemps, laissait maintenant entendre dans son courrier qu'il n'était pas certain de revenir un jour, je n'en ai pas pour autant conclu qu'il s'installait là-bas en Malaisie, bien que l'idée m'ait naturellement effleuré. Ce que j'en ai conclu, c'est qu'il nous incombait désormais d'assurer les frais d'entretien de la maison, lesquels, comme je venais de le constater en parcourant les étages, avaient à ce stade occasionné la vente d'un assez grand nombre de meubles et de tableaux. Assis face à la cheminée et voyant par les fenêtres la neige qui continuait de tomber, compromettant mon retour, je me faisais la réflexion qu'il aurait mieux valu vendre la maison au lieu d'y laisser notre frère, qui avait mené là une existence certainement effarante, bien qu'il fût le seul d'entre nous, après le mariage de deux de nos sœurs et l'internement de la troisième, à avoir déclaré vouloir y vivre. Nous savions cependant tous qu'il n'avait, à ce stade de sa vie, d'autre solution que de rester dans cette maison, laquelle ne pourrait maintenant être légalement vendue sans son accord, nous l'avions sur les bras avec ses quelque vingt pièces et le double de fenêtres, ses murs lézardés, sa toiture instable et son parc qui ne ressemblait plus qu'à un vague pâturage cerné par les orties.

Extrait de la publication

Sans doute notre frère n'avait-il finalement pas supporté l'idée d'un hiver supplémentaire dans cet endroit, bien qu'il eût à l'époque prétendu avoir à son égard quantité de projets, tous appuyés par les banques locales, comme il nous l'avait affirmé avec un enthousiasme suspect. L'un de nos deux récents beaux-frères, un Suisse qui faisait commerce international de l'acier, s'était alors posément enquis de savoir à quel type de projet songeait notre frère, qui avait répondu songer notamment à un genre de maison d'hôtes, ainsi qu'à la réunion de deux salons du rez-de-chaussée, laquelle formerait une salle pour séminaires ou banquets, et nous avions tous vigoureusement hoché la tête, à l'exception de notre beau-frère qui n'avait fait que produire l'un de ses opaques sourires suisses. Malgré notre conscience que celui qui resterait vivre là était à plus ou moins brève échéance condamné au dépérissement, nous avons feint de croire que notre frère saurait s'en tirer avec cette salle de séminaires et de banquets et, après lui avoir concédé le droit d'occuper le lieu comme s'il s'agissait d'une faveur, nous l'avons laissé livré à lui-même. Et alors que le feu s'éteignait dans la cheminée et qu'étant allé rebrancher le compteur électrique j'allumais quelques lampes (et tu n'as même pas remplacé les ampoules grillées), j'en venais peu à peu à envisager qu'il soit en réalité parti se tuer quelque part. Si bien que sortant de mon portefeuille sa lettre, je l'ai relue sans y voir soudain autre chose que l'indication de son imminent suicide, en dépit de son post-scriptum prétendument préoccupé de ce robinet pour lequel il m'avait fait faire un trajet de trois cents kilomètres. Repliant la lettre, j'ai tout à coup ressenti l'aberration qu'il y avait eu à faire ce trajet au cours duquel je n'avais pratiquement pensé qu'à ce robinet du second étage qui, s'il se mettait à geler et si notre

Extrait de la publication

frère ne l'avait pas purgé, pouvait à tout moment provoquer une rupture des canalisations, comme il me l'avait écrit. Mais j'avais tout trouvé en ordre, et j'étais maintenant sur le point de penser que cette histoire de robinet n'avait été qu'un stratagème de notre frère pour me faire venir et, une fois là, appréhender l'accablement mental et physique qui avait été le sien dans ce décor. S'il m'avait écrit à moi, et non pas à nos sœurs ou à notre frère Harald, c'est que deux de nos sœurs étaient maintenant focalisées sur leurs mariages, la troisième désormais inatteignable, et qu'il savait ne rien devoir attendre de notre frère aîné Harald, l'avocat d'affaires, qui n'a jamais manifesté qu'indifférence à la détresse et mépris de l'échec. Voilà pourquoi notre frère Odd m'avait écrit à moi, et non parce que je suis son jumeau et donc son parent le plus proche, mais c'est parce que je suis son jumeau que j'avais effectué d'une traite et par un temps épouvantable ces trois cents kilomètres, entièrement concentré sur la pensée du robinet. Ayant tardé à repartir, j'étais maintenant bloqué par la neige dans la maison glaciale où je n'étais pas venu depuis des années et où, si je remettais en marche la chaudière, en admettant qu'il reste du fuel dans la cuve, il ne faudrait pas moins de quarante-huit heures pour atteindre les quinze degrés, maximum jamais obtenu en hiver. Il y avait bien de vieux poêles à gaz dans quelques-unes des chambres, mais si vétustes que je n'aurais sans doute fait qu'attendre de les voir exploser. Je me suis néanmoins résolu à passer la nuit là, devant la cheminée de la bibliothèque, j'ai remis des bûches dans le feu, je suis monté dans mon ancienne chambre où, bien que je n'eusse depuis quelques jours plus aucun odorat, j'ai eu la sensation de respirer la poussière, puis je suis entré dans celle de notre frère où c'était

Extrait de la publication

un capharnaüm indescriptible, couvertures en boule sur le lit, pas de draps, rideaux détachés des anneaux, papiers partout sur le sol, piles de vêtements et tas de chaussures boueuses dans les coins. Apparemment, il s'était mis à dormir dans la pièce voisine, une sorte de lingerie pleine d'armoires sombres desquelles j'ai extirpé un édredon, un oreiller humide et un vestige de robe de chambre en laine râpeuse qui avait pu appartenir à notre père, et j'ai redescendu le tout dans la bibliothèque. J'ai enfilé la robe de chambre par-dessus mon manteau, à quoi j'ai superposé un plaid du canapé, puis je suis allé inspecter la cuisine qui était impeccable et où il y avait tout de même de quoi dîner, à condition de se contenter d'une soupe en brique et de maïs en boîte – j'ai compté une trentaine de ces boîtes de maïs stockées dans un cageot. Il y avait aussi des biscottes et du café en poudre, et je suis machinalement allé à l'évier, mais bien entendu pas d'eau, si je voulais de l'eau, c'étaient tous les robinets de la maison qu'il me fallait dans un premier temps aller refermer les uns après les autres. Dans l'arrière-cuisine j'ai néanmoins trouvé du lait, ainsi qu'un pack de Perrier posé sur un tas de bûches et avec quoi je devrais faire mon café, et, ayant avalé un sachet de Dolirhume, je me débrouillais avec tout ça quand notre sœur Adina m'a téléphoné et que j'ai hésité à prendre la communication. Soit elle a reçu mon courrier et est donc informée de la disparition de notre frère, me disais-je en regardant mon téléphone sonner, soit elle ne l'a pas encore reçu et que me veut-elle. Dans les deux cas, je n'avais aucune envie d'entendre la voix d'Adina, mais moins encore si elle avait reçu mon courrier, et j'ai remis le téléphone dans ma poche où il a continué de sonner. Quittant la cuisine en emportant une deuxième tasse d'un café gazeux,

je suis passé devant les quatre selles de cheval suspendues au mur sous l'escalier du hall, les quatre selles qui ont été celles de nos trois sœurs et de notre mère et sont tout ce qui reste de leurs quotidiennes excursions à cheval. Pendant des années, notre mère et nos trois sœurs avaient chaque après-midi et par tous les temps sellé leurs chevaux, après quoi on les voyait s'éloigner toutes les quatre en file dans l'allée et disparaître jusqu'au soir. Mais après la mort de notre mère nos sœurs ne sont plus jamais montées et n'ont dès lors plus voulu entendre parler de cheval, cependant les selles avaient été accrochées sous l'escalier du hall, je ne sais par qui, où elles faisaient comme quatre sombres portraits ovales dépourvus d'expression. Nous les garçons n'étions jamais montés à cheval, j'ignore pourquoi mais le fait est là, notre mère n'a enseigné l'équitation qu'à ses filles, un sport qu'elle n'avait cessé de pratiquer depuis sa jeunesse en Norvège et dans lequel elle avait excellé jusqu'à l'accident. L'accident s'est produit un hiver dans les petites montagnes derrière la maison, en plein brouillard et sur un étroit chemin empierré, au passage le plus étroit notre mère a été précipitée dans le vide, peut-être après que son cheval eut dérapé, tout ce que nos sœurs ont pu dire c'est qu'elles n'ont soudain plus distingué que le cheval immobile dans le brouillard. A l'époque nous avions une sorte de gouvernante, une paysanne bavaroise qui avait ensuite laissé entendre, à sa manière finaude et assurée de paysanne prétendument bien renseignée, que notre mère était enceinte et que certainement elle n'avait pas voulu d'un septième enfant. Je suis ensuite passé devant le miroir du hall où je me suis vu engoncé dans la vieille robe de chambre de laine d'où dépassait mon manteau, avec une main retenant le plaid sur mes épaules et l'autre portant ma tasse

Extrait de la publication

de café, et ma tête qui émergeait de l'ensemble, mon nez congestionné, les ombres mouvantes sous mes yeux, tout ça figé sous la sinistre lumière du lustre. Tel que je me suis vu dans ce miroir, je me suis fait l'effet du vieillard hébété et mal nourri que je pourrais bien devenir si je devais passer là les trente prochaines années, comme notre frère Odd avait dû l'envisager pour lui-même. D'un hiver à l'autre, je ne quitterais alors plus cette robe de chambre, à quoi s'ajouteraient des pantoufles fourrées de mouton dans lesquelles je ferais chaque jour quelques pas somnambuliques sur le perron, sans m'aventurer plus loin, sans même en descendre les marches, je ne monterais d'ailleurs pas davantage celles qui mènent aux étages, à quoi bon monter et descendre quand on dispose de tout ce rez-de-chaussée, bibliothèque et salon, salle de billard, salon de musique, salle à manger et office, cuisine, arrière-cuisine, buanderie, il pourrait bien pleuvoir là-haut par le toit et les oiseaux saloper tous les lits je n'en saurais rien, les premières années j'aurais lu les livres de la bibliothèque et écouté un peu de radio et de musique, j'aurais coupé et entreposé du bois et cultivé quelques légumes en me figurant que c'était là une bonne existence, austère et méditative comme il convient, la seule existence qui vaille, tout le malheur des hommes vient de ce que, etc., et peu à peu, en l'absence d'une conversation autre que celle, de plus en plus négligeable, que j'aurais tenue avec moi-même, je serais devenu incapable de lire ou d'entendre quoi que ce soit, incapable de supporter aucun bruit, pas même musical, et progressivement incapable de produire un mot cohérent si quelqu'un se présentait à la porte, rien que des invectives, des grimaces édentées, des postillons furieux en vertu de quoi un quelconque service social local s'obstinerait,

Extrait de la publication

allons, allons, monsieur Kassel, on m'aurait chaque semaine déposé sur le perron des boîtes de conserve, des laitages, un quota de protéines et du bois de chauffage, fin décembre une petite part de bûche, on serait venu me parler de vaccin antigrippe, de pack domotique de surveillance à distance, de foyer d'hébergement, on serait venu me cambrioler, on m'aurait pour finir trouvé étendu sur le dallage du hall avec le verre de ma montre éclaté, et dans la bibliothèque on aurait vu tous les livres répandus au sol, pages arrachées, depuis longtemps parties en fumée dans la cheminée. Les choses ne se passent pas autrement à la campagne, où toutes les conditions sont réunies pour vous rendre à moitié fou. De sorte que les campagnards, comme les statistiques le confirment, et tout particulièrement les agriculteurs, se suicident les uns après les autres dans d'effrayantes proportions, un phénomène qui ne fait que s'accélérer. Un temps j'ai d'ailleurs moi-même fait cette sottise de louer une maison à la campagne, une maison meublée que j'ai louée à un agriculteur, dans une vaste région agricole où l'agriculture est la grande affaire, avec pour seuls voisins un couple de dentistes, anciens citadins, qui eux aussi avaient fait cette sottise. Ce couple et moi (mais ceci est une parenthèse courte de ma vie) nous hélions par-dessus notre mur de séparation d'où seules nos têtes dépassaient comme des têtes de chevaux à l'écurie, nous échangions par-dessus ce mur des cisailles, des pulvérisateurs et des courroies de tondeuse car quitte à disposer d'un jardin nous jardinions, ils me donnaient leur surplus de tomates boursouflées, molles et cicatricielles, celles qu'ils avaient ramassées au sol et qui ne s'étaient pas remises de leur chute, et lui, le dentiste, m'a posé toute une série de couronnes dentaires en échange de mes compétences,

Extrait de la publication

du moins celles qu'il me prêtait, comme ingénieur, sur les possibilités d'agrandissement de leur maison. J'avais beau leur répéter que je n'avais jamais conçu que de modestes ouvrages civils, et presque exclusivement des barrages hydrauliques, et toujours dans des lieux en friche ou sinistrés, dégradés par les conflits, les cataclysmes, la corruption, les dictatures, la surpopulation, le climat impossible, le chaos humain, lui et sa femme ne cessaient de me solliciter sur cette question de l'agrandissement de leur maison. Ils s'étaient en effet mis en tête, au prix de toutes leurs économies, d'en doubler la surface – une pure incohérence dans la mesure où personne ne venait jamais les voir, pas même leurs deux enfants dont ils continuaient cependant, imperturbables et obstinés, à entretenir la perspective d'une visite, d'un séjour, avec leurs quatre ou cinq chambres mansardées, leur chaudière écologique et leur congélateur rempli de poulets. Ils avaient joué le jeu de la campagne à fond, comme on dit, bien qu'ils n'eussent, mais pas plus que moi, rien à faire là, comme ils s'en étaient certainement assez vite aperçus et bien qu'ils prétendissent, hochant leurs têtes hennissantes par-dessus notre mur de séparation, enfin pouvoir apprécier le rythme des saisons et autres choses de la nature dont ils faisaient mine de s'enchanter, en réalité affolés, je le voyais parfaitement, de constater à quoi leurs convictions erronées les avaient menés, et comme ils s'étaient fourvoyés dans des hivers interminables et boueux, rivés à l'horizon immobile. Néanmoins je m'accrochais à ces gens, je veux dire que j'étais content de les savoir là, de l'autre côté du mur, bien que je fusse certainement mieux armé qu'eux pour ce genre d'existence, et libre à tout moment d'en changer. A l'époque je me remettais lentement d'un assez sérieux problème cardiaque

qui peut d'ailleurs à tout moment resurgir, je passais mes journées à ne pas faire grand-chose, le plus souvent assis à mon bureau face aux champs, et quand le silence devenait excessif j'allais parfois boire un verre dans leur véranda, une affligeante petite véranda moderne, résultante de leur obsession à gagner des mètres carrés où voir jouer des petits-enfants pas encore nés, et dans laquelle une plate et aveuglante lumière obligeait à plisser les paupières. Depuis quelque temps j'avais noté qu'elle, la dentiste, ne parlait presque plus et ne s'habillait plus qu'en survêtement, jusqu'au jour où, passant devant leur portail, je l'ai aperçue roulée en boule contre leur figuier. De loin, on aurait dit un sac à gravats, n'eût été le panier accroché à son bras, auquel elle s'est cramponnée quand j'ai entrepris de la relever. Une fois debout elle m'a regardé avec une sorte de rage froide puis s'est mise à ramasser les figues avec des gestes d'automate, sans plus se préoccuper de moi. J'étais alors rentré chez moi où, assis à mon bureau, j'avais fixé le vide dans le sifflement du vent qui s'infiltrait sous les portes et glaçait mes chevilles, mais je n'avais pas attendu un autre hiver, dans les jours suivants j'avais rendu la maison, empilé des valises dans le coffre de ma voiture et j'étais parti.

Extrait de la publication

J'ai éteint dans le hall et je suis retourné dans la bibliothèque où mon téléphone a de nouveau sonné, mais ce n'était pas Adina, c'était Albert Freber, un Savoyard de mes connaissances, proche de la retraite, qui possède une entreprise de transports routiers – les transports Albert Freber – et vit sur le lac d'Evian, dans un hôtel confortable qui est, je crois, sa résidence principale. Il y a en tout cas sa chambre à l'année, et son couvert dans la salle à manger où il m'a un jour invité à déjeuner alors que, passant quelque temps dans la région pour une mission d'études, je m'étais arrêté au bar de l'hôtel. Albert fait dans cette salle à manger de pantagruéliques repas pendant que ses camions sillonnent les routes – un camion sur dix-huit est un camion Albert Freber –, et il n'y a qu'à les laisser rouler, dit-il en dépliant sa serviette. Par la suite il m'est arrivé de l'accompagner sur le parcours de golf, c'est-à-dire que j'ai tiré son chariot, je lui ai tendu ses clubs et j'ai cherché les balles qu'il envoie dans pratiquement chaque fourré, car c'est un mauvais golfeur, d'une corpulence gênante, ridiculement acharné dans sa pratique désastreuse du golf. Voilà peut-être un an que je n'avais pas eu de ses nouvelles, aussi ai-je décroché, mais ce fut pour entendre une voix sourde et irritée que j'ai eu du mal à identifier comme la voix d'Albert. Etes-vous

à Evian ? ai-je demandé, or il est apparu que non, Albert avait changé de lac, ce n'était plus le Léman, c'était Annecy où il était maintenant, m'apprit-il, pensionnaire d'un établissement prétendument spécialisé dans lequel on l'avait placé après son attaque, et vivait désormais, comme il le déclara, entouré d'impotents, de grabataires et de végétatifs. C'est là que tout se termine pour nous, m'a-t-il dit, dans une de ces maisons grises à perron qui se succèdent sur les rives avec leurs pelouses en arrondi flanquées d'un sapin squelettique et d'une demi- douzaine de rosiers squelettiques et où, m'a-t-il encore dit, je ne fais plus que durer. Il n'était évidemment plus question de golf ni de rien de ce genre, et malgré les éloges dont le corps médical le couvrait au motif qu'il bougeait encore le bras gauche, il s'attendait quant à lui à mourir d'un instant à l'autre, sans complication majeure et probablement dans les bras d'une infirmière débutante. Quand je lui ai proposé de passer le voir, il a catégoriquement refusé, il s'était simplement mis en tête d'appeler tous ceux qui se trouvaient dans le répertoire de son téléphone, il en était à la lettre K, j'étais d'ailleurs le seul à figurer à cette lettre, après quoi il se débarrasserait de ce téléphone, j'avais, m'a-t-il dit, de belles années devant moi, où je croiserais encore sur la route des camions Albert Freber, que j'aie alors une pensée pour lui, et il a raccroché. Je m'étais assis le temps de la communication, et je suis resté encore un bon moment assis dans le canapé à fixer le feu, puis je suis allé tirer les rideaux et prendre au hasard dans un rayon de la bibliothèque un livre sur le Kurdistan que je n'ai fait que feuilleter nerveusement en écoutant les bruits qui me parvenaient des alentours, des bruits ordinaires, insignifiants, mais qui me parvenaient comme expulsés du passé, ou en écho, chargés de

a-t-il dit. Je lui ai donné un billet de cinq euros sans discuter, je veux dire que je n'ai pas su comment lui proposer de garder les cinq euros, je l'ai laissé me rendre deux euros et je suis reparti avec les chaises que je suis allé mettre dans le coffre de ma voiture. Le bois était gondolé, la peinture s'écaillait mais c'est un début, me suis-je dit en voyant les trois chaises couchées en travers de mon coffre. J'ai refermé le coffre, je suis reparti et j'avais à peine fait un kilomètre que mon téléphone a sonné et que j'ai entendu la voix de mon frère Odd. Je me suis arrêté sur le bord de la route. Je me sentais tout à coup incroyablement soulagé. Où es-tu ? lui ai-je demandé en fixant le désert des champs. A l'aéroport, a dit mon frère, à l'aéroport de Roissy. Ah, ai-je dit. Je ne te demande pas où tu vas, ai-je ajouté, mais je suis prêt à l'entendre. Je ne vais nulle part, a dit mon frère. Il y a trois jours que je suis dans cet aéroport. Trois jours que je déambule dans cet aéroport. Tu es allé à la maison ? J'en pars, ai-je dit, je suis sur la route. Je vais rentrer, a dit mon frère. Je regardais toujours les champs, un interminable horizon de neige crevassée. J'ai dit à mon frère que je voulais maintenant qu'il aille à mon appartement, qu'il ne discute pas, qu'il prenne les clés chez la gardienne que j'allais prévenir, qu'il m'attende là-bas. J'arrive, ai-je dit. J'ai raccroché et j'ai fait demi-tour, j'ai roulé jusqu'à la maison et une fois là je suis allé directement à la bibliothèque, je me suis avancé jusqu'à une fenêtre en m'éclairant avec une allumette que j'ai maintenue le long d'un rideau, j'ai gratté une deuxième allumette, puis une troisième et ainsi de suite de pièce en pièce et de rideau en rideau, après quoi j'ai refermé la porte sur la maison en feu et j'ai marché jusqu'à ma voiture.

Extrait de la publication

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD

Extrait de la publication